



HAL
open science

Approche géomorphologique du site médiéval d'Îgîlîz (Anti-Atlas occidental, Maroc)

André Weisrock, Jean-Pierre van Staëvel, Abdallah Fili, Ahmed S. Ettahiri,
Abderrahmane Ouammou, Louis Rousseau

► To cite this version:

André Weisrock, Jean-Pierre van Staëvel, Abdallah Fili, Ahmed S. Ettahiri, Abderrahmane Ouammou, et al.. Approche géomorphologique du site médiéval d'Îgîlîz (Anti-Atlas occidental, Maroc). Jean-Pierre Husson; Michel Deshaies. Paysages lus du ciel : hommages à André Humbert, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, pp.305-319, 2015, Archéologie, espaces, patrimoines, 978-2-8143-0246-4. halshs-03494144

HAL Id: halshs-03494144

<https://shs.hal.science/halshs-03494144v1>

Submitted on 7 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

APPROCHE GÉOARCHÉOLOGIQUE DU SITE MÉDIÉVAL D'ÎGÎLÎZ (ANTI-ATLAS OCCIDENTAL, MAROC)

ANDRÉ WEISROCK¹

LOTERR – UNIVERSITÉ DE LORRAINE ET MNHN, PARIS, UMR 7194

JEAN-PIERRE VAN STAËVEL²

UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE

ABDALLAH FILI³

UNIVERSITÉ CHOUAIB DOUKKALI, EL JADIDA

AHMED ETTAHIRI⁴

INSTITUT NATIONAL DES SCIENCES DE L'ARCHÉOLOGIE ET DU PATRIMOINE, RABAT

ABDERRAHMANE OUAMMOU⁵

UNIVERSITÉ IBN ZOHR, AGADIR

LOUIS ROUSSEAU⁶

MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE, PARIS

Le programme de recherche *La montagne d'Îgîlîz et le pays des Arghen* s'intéresse à un haut lieu de l'histoire marocaine resté totalement inédit sur le plan archéologique jusqu'aux premiers travaux de terrain qui lui ont été consacrés à partir de 2004 (Van Staëvel, Fili, 2006 ; Van Staëvel, Fili, 2008). Sise dans l'Anti-Atlas, à une soixantaine de kilomètres à l'est-sud-est de Taroudant, en bordure de la partie médiane de la plaine du Sous, cette montagne est connue par les textes médiévaux pour avoir abrité le lieu de naissance d'Ibn Tûmart, futur Mahdî des Almohades, et pour avoir constitué le premier épicode de la révolution unitariste prônée par ce personnage. C'est là en effet, vraisemblablement dans un village situé au pied de la montagne, qu'Ibn Tûmart naquit et grandit, dans le dernier quart du XI^e siècle. C'est de là qu'il entreprit, vers l'an 500 de l'hégire (soit 1106-1107 de l'ère chrétienne) si l'on suit la vulgate médiévale, son voyage à fin d'études, qui devait durer quinze ans et le mener en Orient, auprès de maîtres réputés. Et c'est également là qu'il devait revenir, dans les habits d'un prestigieux juriste et théologien, pour s'installer parmi les siens, mener sa prédication et engager au début des années 1120 une lutte sans merci contre les Almoravides. Parmi les nombreux sites perchés qui ponctuent les crêtes des montagnes de l'Anti-Atlas, Îgîlîz se

1. Université de Lorraine et Museum National d'Histoire Naturelle, Paris, UMR 7194

2. Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), UMR 8167

3. Université Chouaib Doukkali, El Jadida, UMR 5648

4. Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat

5. Université Ibn Zohr, Agadir et UMR 7194

6. Museum National d'Histoire Naturelle, Paris, UMR 7194

distingue donc par son destin singulier. La forteresse implantée au sommet de la montagne servit de cadre de vie à une communauté de dévots voués à la réforme religieuse (*ribât*) et dont l'irrésistible expansion militaire devait aboutir, un quart de siècle après ses débuts, à la chute de la dynastie almoravide et à l'avènement d'un nouvel empire, celui des Almohades. Les endroits marqués par l'épopée tûmartienne, et au tout premier chef la fameuse « Grotte Sainte » où ce personnage était censé s'être retiré, devaient être par la suite élevés au rang de lieux de mémoire et faire l'objet de pratiques dévotionnelles de la part des populations montagnardes. Au-delà de l'histoire de la révolution almohade dont elle fut à l'origine au début du XII^e siècle et de l'étude des modalités de l'islamisation d'une société tribale rétive à toute autorité émanant d'un pouvoir central, la montagne d'Îgîlîz offre par ailleurs un point d'ancrage particulièrement pertinent pour amorcer une étude historique et archéologique de l'organisation sur la longue durée du peuplement de la région, ainsi que sur les régimes économiques, agraires et pastoraux, de cette dernière grande chaîne de montagnes avant le Sahara. C'est là l'un des objectifs principaux du programme archéologique qui a été lancé en 2009, au titre de la coopération scientifique entre la France et le Maroc, sous l'égide de la Casa de Velázquez, de l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, du Ministère des Affaires Étrangères et du Ministère de la Culture du Royaume du Maroc (A. Ettahiri, A. Fili et J.-P. Van Staëvel, 2011b)⁷. Le site fait ainsi l'objet de fouilles extensives qui en ont défini la période de construction et d'occupation relativement éphémère dans le courant du XII^e siècle. Ces fouilles ont aussi précisé les fonctionnalités essentielles, militaire, religieuse et de commandement, des structures monumentales liées à l'apparition soudaine d'un pouvoir fort sur la montagne d'Îgîlîz (A. Ettahiri, A. Fili, J.-P. Van Staëvel, 2011a).

À bien regarder rétrospectivement l'histoire de la recherche, il était évident que le chemin emprunté par la mission archéologique devait forcément croiser à un moment ou à un autre celui d'André Humbert. Nous partageons en effet avec notre collègue et ami un double point commun. Spécialiste de l'évolution du peuplement dans la péninsule Ibérique et pilote chevronné, celui-ci a développé une longue et fructueuse collaboration avec les archéologues et historiens médiévistes spécialistes d'al-Andalus, P. Guichard, A. Bazzana et P. Cressier. Cette heureuse association a débouché, on le sait, sur l'élaboration d'un modèle explicatif des structures du peuplement du Sharq al-Andalus qui a marqué profondément l'historiographie de la Péninsule sous domination islamique (A. Bazzana, P. Cressier, P. Guichard, 1988). Mais le hasard fait qu'André Humbert s'est également beaucoup investi dans l'étude des formes du peuplement dans le Sud du Maroc, et plus particulièrement dans la région du Sous. Le programme de coopération entre les universités de Nancy² et Agadir, auquel a été étroitement associé l'un des auteurs de la présente contribution⁸ a notamment bénéficié de l'apport des prospections aériennes qu'il a réalisées et des études qu'il a consacrées à la géographie humaine et à l'institution des greniers collectifs.

C'est dans une zone restée en marge des terrains de notre collègue que s'est développée, depuis dix ans, notre recherche. Sollicité par nos soins en vue d'une éventuelle collaboration, A. Humbert a apporté une réponse positive immédiate, se lançant dans cette

7. Le programme bénéficie en outre d'un soutien financier des institutions suivantes : UMR 8167 « Orient et Méditerranée » ; UMR 7209 « Archéozoologie, archéobotanique. Sociétés, pratiques, environnements » ; UMR 5648 « Centre Interuniversitaire d'Histoire et d'Archéologie Médiévales ». Il implique en outre la participation active, au plan scientifique, des Universités d'El Jadida (Université Chouaib Doukkali) au Maroc et de Paris-Sorbonne (Université Paris IV) côté français.

8. A. Weisrock, responsable des études sur la géomorphologie et les paléoenvironnements du Sous.

nouvelle aventure avec l'enthousiasme qu'on lui connaît⁹. Il en a résulté deux campagnes de prospection aérienne, à l'automne 2009 puis au printemps 2011¹⁰. Ce sont les clichés tirés de ces deux campagnes qui seront utilisés dans le cadre de l'approche géoarchéologique du site, mêlant étude structurale et observations menées *in situ*, que nous proposons dans les pages qui suivent.

I – LA RÉGION D'ÎGÎLÎZ : UN RELIEF APPALACHIEN AUX VASTES AFFLEUREMENTS DOLOMITIQUES, UN PEUPEMENT AUX FORMES VARIÉES ENCORE LARGEMENT MÉCONNU

La région d'Îgîlîz - Souq el Arba des Aït Otmane (Fig. 1) fait partie de la bordure nord de l'Anti-Atlas occidental, vaste chaîne montagneuse très ancienne que les géologues désignent comme « bourrelet liminaire » du craton, ou socle africain. Plus précisément, la région d'Îgîlîz appartient au domaine des couvertures sédimentaires dites « adoudouniennes » (G. Choubert, 1952) de la chaîne anti-atlasique, constituées juste avant le début de l'ère primaire. Le site d'Îgîlîz se trouve ainsi sur les calcaires et dolomies inférieurs de l'Adoudounien et il en résulte un premier caractère fondamental du paysage, qui est celui de plateaux calcaro-dolomitiques relativement monotones à première vue, en dehors de l'encaissement des grandes vallées. La seconde conséquence extrêmement importante est le caractère karstique, relativement imparfait toutefois, de l'hydrologie, avec de bonnes réserves d'eau pour un pays aride et des sources nombreuses ayant formé des massifs de travertins accrochés aux versants de vallées profondément encaissées, lesquelles déterminent par ailleurs le fort compartimentage d'un territoire resté longtemps difficile d'accès. La principale vallée, qui passe juste au pied du site et en autorise aujourd'hui un accès assez aisé, est celle de l'assif Arghane suivant un cours pratiquement est-ouest, établi sur une zone de fracture tout à fait fondamentale, appelée « grand accident anti-atlasique » (G. Choubert et A. Faure-Muret, 1970). Cet ensemble de cassures majeures délimite ici deux compartiments essentiels : d'une part les plateaux et le massif liés à la boutonnière précambrienne de Tangarfa, situés au nord du grand accident, soulevés de 200 m en moyenne par rapport aux plateaux méridionaux ; ces plateaux méridionaux d'autre part, correspondant à une zone synclinale complexe entre la boutonnière de Tangarfa et la partie septentrionale de celle d'Igherm. Le drainage principal surimposé de ces plateaux synclinaux méridionaux se fait du sud vers le nord, jusqu'à la rencontre de l'accident majeur. Le plissement hercynien des couches sédimentaires adoudouniennes, toujours visible aujourd'hui, puis l'érosion continentale « pré-hamadienne » et enfin les surfaces d'aplanissement et rejeux tectoniques du Tertiaire ont donné à l'ensemble de la région un relief structural de style appalachien plissé, conforme dans l'ensemble. Nul doute que ce dispositif d'ensemble ait eu une influence sur les unités de peuplement, créant à la jonction des deux domaines un point de contact ancestral matérialisé encore aujourd'hui par le souk situé à la jonction des deux rivières, l'assif Arghan et l'assif Bargane.

Cette zone correspond, du point de vue humain, au pays historique des Arghen (ar. Hargha), groupe tribal auquel appartenait Ibn Tûmart et qui se définit encore aujourd'hui

9. Collaboration renforcée encore par la participation de notre collègue à la session de formation aux nouveaux métiers de l'archéologie organisée en octobre-novembre 2010 à Rabat et à El Jadida. Qu'il soit une fois de plus remercié pour son implication dans ce projet.

10. A. Humbert est également venu visiter le chantier d'Îgîlîz au mois de mai 2013.

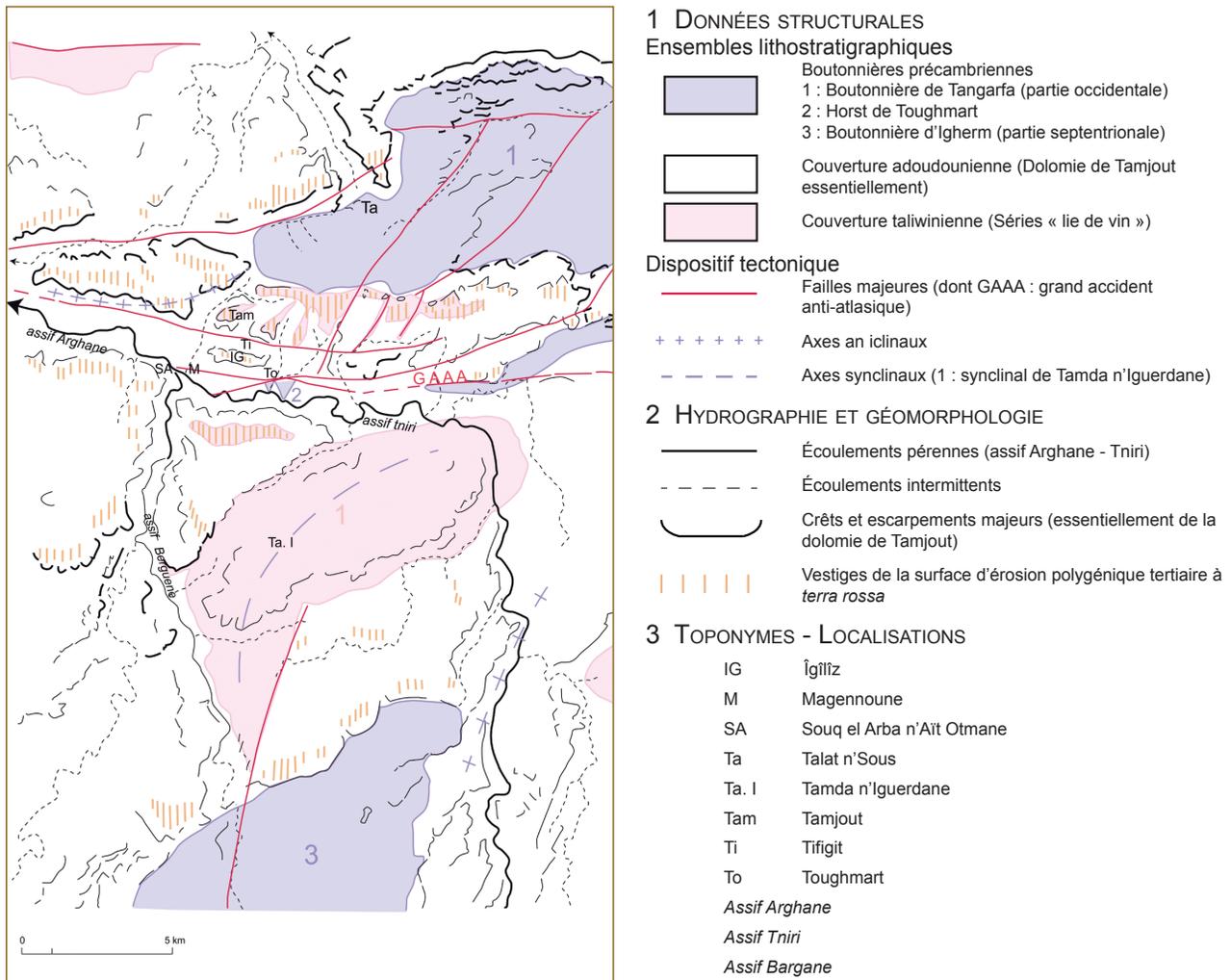


Figure 1 :
Carte géologique
sommaire de la
région d'Igiliz

sous ce nom. Les sources textuelles et archéologiques manquent encore pour saisir, dans toute son épaisseur chronologique, la mise en place du peuplement et la dynamique des échanges dans cette région située à la charnière entre deux mondes, les montagnes situées au sud de Marrakech et le grand désert saharien. Ainsi, on ignore tout des premières implantations humaines, de la préhistoire à la première moitié du XII^e siècle de notre ère, moment pour lequel les textes almohades jettent brusquement quelque lumière sur l'organisation tribale dans la région, même s'ils ne révèlent malheureusement rien des conditions concrètes d'implantation des groupes humains présents dans les vallées et les montagnes alentour. Groupé en ordre compact, l'habitat contemporain comprend généralement des villages de fond de vallée, là où se développe l'agriculture irriguée. Au-dessus de zones de cultures sèches vouées à la céréaliculture sur des terrasses piquées d'arganiers, les versants montagneux assez raides cèdent en altitude la place à une formation steppique d'où émergent encore, de place en place, des amandiers. C'est un paysage semblable, à la fois aride et majestueux et où trône sans égal l'arganier, que l'on imagine servir de cadre à la prédication initiale d'Ibn Tûmart. Très prometteurs, les premiers résultats archéobotaniques nous confortent dans cette idée (Ruas *et alii*, 2011), alors même que l'approche archéozoologique – qui débute à peine – devra quant à elle redonner toute la place qui leur revient aux terrains de parcours des troupeaux qui devaient doubler le maillage agricole du territoire proche du site.

Le mobilier d'époque médiévale récolté lors des prospections en 2007 sur des sites implantés le long de l'assif Arghane montre que le peuplement devait s'organiser au moins en partie sur une base de hameaux et de villages situés au plus près des cultures, sous l'ombre protectrice de la forteresse d'Îgîlîz (J.-P. Van Staëvel, A. Fili, 2008). Cette complémentarité fonctionnelle devait être enrichie par le rôle, encore à préciser, d'autres sites installés sur les crêtes et les replats, villages ou postes militaires avancés dont l'étude ne fait que commencer. L'autre inconnue de taille tient encore à notre méconnaissance quasi complète des conditions du peuplement initial du vaste espace qu'offre la boutonnière de Tangarfa. Connue des habitants sous le nom d'Adrar, « la Montagne », cette combe de hauteur donne lieu à des cultures céréalières opportunistes, dont les produits sont stockés encore partiellement aujourd'hui dans les greniers collectifs situés sur les crêtes alentour. Au contraire de la configuration, habituelle dans les Atlas, qui voit se généraliser en vertu de parcours verticaux saisonniers de petites zones d'estive sur les hauteurs, l'Adrar a suscité, au vu de ses potentialités agricoles exceptionnelles, l'apparition de véritables villages de montagne, qui constituent autant de doublons des agglomérations de vallée dont ils portent d'ailleurs le plus souvent le nom. Nul doute que si la boutonnière de Tangarfa était déjà exploitée durant le Moyen Âge, il n'y aurait pas besoin d'aller chercher ailleurs l'assise matérielle sur laquelle s'est fondé le remarquable dynamisme de la tribu des Arghen au début du mouvement almohade.

C'est dire si le choix d'Îgîlîz par Ibn Tûmart est ancré dans une connaissance intime des lieux et de ses potentialités. La diversité des paysages et des espaces susceptibles d'être mis en valeur sous des formes variées tranche avec la première impression de grande uniformité qui étirent le voyageur pressé. La complémentarité des terroirs que dévoilent l'observation attentive et le séjour prolongé a grandement servi la destinée exceptionnelle du site d'Îgîlîz au début du XII^e siècle, lorsqu'un grand dessein de réforme religieuse fit brusquement entrer les populations de la région dans l'Histoire.

II – LA BUTTE D'ÎGÎLÎZ : UN RELIEF AU NOM ÉVOCATEUR, VESTIGE ISOLÉ D'UNE ZONE ANTICLINALE

La montagne d'Îgîlîz se détache de la formation rocheuse environnante pour former une véritable butte isolée (Fig. 2). Cette position illustre ainsi, de manière paradigmatique, le sens du toponyme dont l'endroit a été affublé. *Îgîlîz* désigne en effet en langue berbère le « piton », « la butte » : en témoigne encore aujourd'hui le Guéliz, nom à peine déformé de la colline qui domine la ville et la plaine de Marrakech. De manière symptomatique, le berceau du mouvement almohade est d'ailleurs souvent désigné dans les textes arabes médiévaux comme « la montagne d'Îgîlîz » (*Jabal Îgîlîz*). La forme originelle du toponyme est généralement associée à l'ethnonyme arabisé « Hargha », permettant de le différencier ainsi d'autres formations portant un nom semblable.

Dans le contexte appalachien décrit *supra*, la butte d'Îgîlîz (altitude maximale : 1354 m) forme un môle d'orientation ouest-est conservé grâce à la résistance de la dolomie de Tamjout, couche-repère de l'Adoudounien inférieur. À la base, la dolomie forme une couche épaisse d'environ 20 m, puis la sédimentation montre une alternance de bancs dolomitiques et de bancs marneux peu épais jusqu'au sommet. Dans le sens ouest-est, qui est celui de l'axe de plissement principal, la butte d'Îgîlîz constitue un « volet anticlinal », vestige d'une voûte anticlinale préexistante qui formait un pli « en genou » d'allure dissymétrique, avec une vaste voûte anticlinale presque plate, de type « pli coffré », un versant nord (normal) à pendage modéré et un flanc sud (inverse) plongeant. Ce dispositif d'ensemble plissé est compliqué par un double réseau de fracturations, le premier (S1) dit de « schistosité », issu

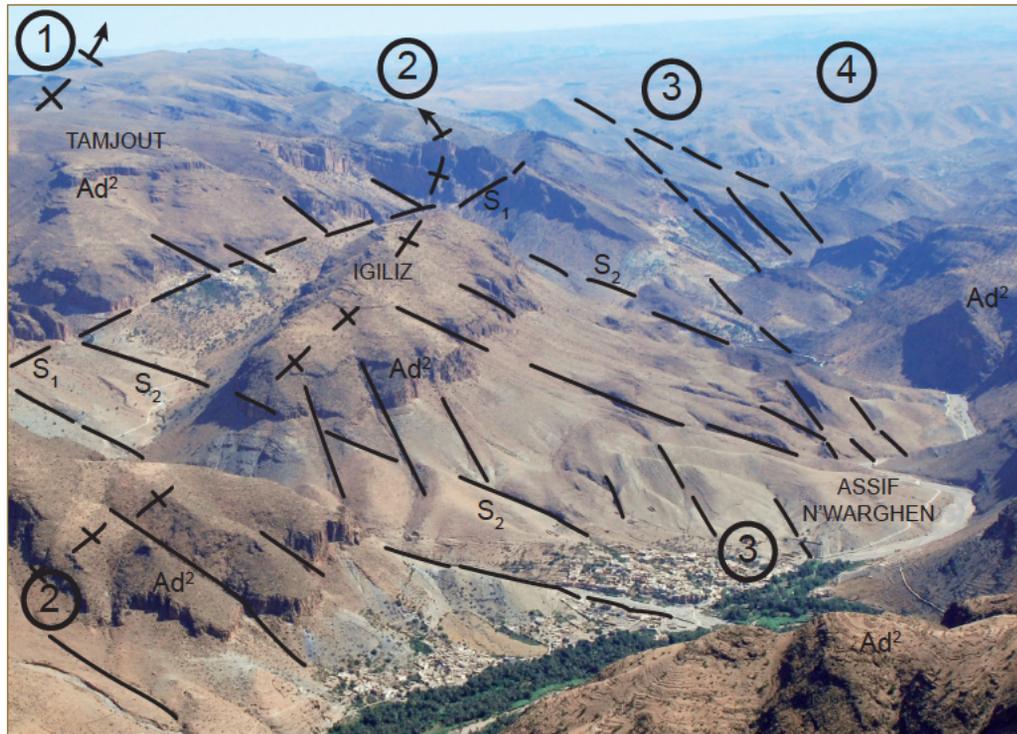


Figure 2 a :
Relief structural de la
butte d'Igiliz
(A. Humbert, 2009)

1 : axe anticlinal et boutonnière de Tangarfa, 2 : volet anticlinal d'Igiliz, 3 : grand accident anti-atlasique (GAAA), 4 : synclinal de Tamda n'lguedane, Ad² : dolomie de Tamjout

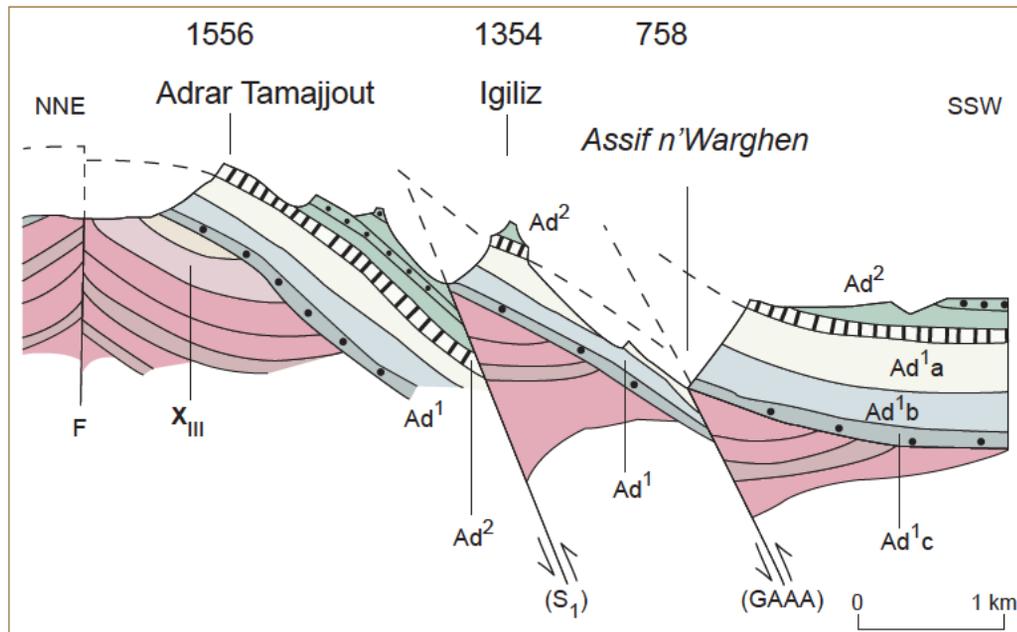


Figure 2 b :
Coupe géologique
simplifiée de la
région d'Igiliz
(A. Weisrock, 2013)

X_{III} : socle précambrien, complexe volcano-sédimentaire, F : faille bercynienne, Ad : couverture adoudou-nienne, Ad¹ : série de base à schistes verts, Ad² : calcaires et dolomies (dont dolomies de Tamjout), (S₁) : fracturation de schistosité (en compression)

de la compression, parallèle à l'axe du pli principal est-ouest et au grand accident anti-atlasique, le second (S2), résultant de la distension ou de l'étirement transverse plus ou moins perpendiculaire à l'axe du pli. C'est ce réseau double qui détermine la formation de vastes blocs (maillage de S1) comme celui du quadrilatère allongé plurikilométrique qui supporte la butte, mais se retrouve aussi dans la fracturation de détail et donc dans la fourniture de blocs plus petits (maillage de S2). C'est lui qui guide le cheminement des eaux et donc les processus d'érosion, induits surtout par les fractures ouvertes de S2.

III – LES VERSANTS DE LA BUTTE D'ÎGÎLÎZ : UN REMPART PRESQUE CONTINU DE MURAILLES NATURELLES

On peut estimer qu'il y a deux grandes phases d'érosion de la structure hercynienne plissée, de durées très inégales : une phase post-hercynienne et infra-crétacée, de durée « géologique », s'arrêtant en gros sur l'obstacle de la dolomie de Tamjout, et une phase « néogène » qui se poursuit aujourd'hui avec le dépeçage de l'anticlinal d'Îgîlîz-Tamjout. Lorsque la carapace de dolomie a disparu, de fortes dénivellations ont vu le jour : 300 m sur le versant nord de la butte, 600 m sur le versant sud, avec des pentes moyennes respectives de 31° et 34°. Comme dans l'ensemble des régions arides, le versant nord de la butte, situé presque entièrement dans les dolomies, montre un aspect général tripartite, avec une section supérieure en V correspondant aux bassins de réception des torrents, une section moyenne formée d'espaces triangulaires comportant les corniches dolomitiques et reliefs résiduels à forte pente, séparés par les chenaux d'écoulement des torrents installés sur les cassures majeures et une section inférieure de pente moins forte séparée de la section moyenne par un knick accentué (ligne de rupture de pente). Cette section inférieure correspond aux accumulations de bas de versant : restes d'éboulements, éboulis, dépôts colluviaux, cônes de déjection, qui masquent la structure. Le versant sud, deux fois plus long et un peu plus pentu en moyenne en raison du fort encaissement de l'assif Arghane, n'illustre que très imparfaitement ce schéma, la section inférieure y étant très dilatée.

La hauteur moyenne des corniches dolomitiques est de 10 à 15 mètres visibles à l'affleurement, avec des abrupts quasi verticaux qui peuvent atteindre parfois presque 10 mètres. Ces corniches ont donc fourni le meilleur rempart pour une défense naturelle du site. La dolomie est assez régulièrement litée en bancs ordinairement épais de 2 m en moyenne, mais avec de fréquentes irrégularités qui sont dues aux conditions de sédimentation. Cette roche extrêmement dure, bleue à la cassure, prend une teinte uniforme ocre en surface, cette couleur résultant de l'altération et de la production de *terra rossa*. La fracturation des bancs dolomitiques est intense le long du maillage transverse S2 qui fractionne la corniche en éléments irréguliers souvent dénivelés et induit l'installation des ravins les plus importants. Ceux-ci constituent, au terme de leur parcours, des « amphithéâtres », avec des cavitations dues aux chutes d'eau à la base de la corniche, formant des sortes de « reculées » se terminant par des grottes ou pour le moins des abris sous roche. Ces reculées offrent un abri précaire, mais surtout entretiennent la présence de sources et la possibilité d'aménagements sommaires pour tirer parti de l'eau. Leur reconnaissance serait probablement intéressante pour tenter de déceler leur éventuelle occupation par des bergers, des guetteurs ou des ermites. Le réseau de failles S1 sub-parallèles au front de la corniche découpe la dolomie en unités irrégulières initiant glissements différentiels et éboulements. Ce réseau S1 est le principal responsable du recul de la corniche par éboulement de pans entiers parallèles au front. Les corniches ont ainsi fourni en abondance un matériel prédécoupé qui, à l'état naturel, se retrouve dans les éboulis. Ce matériel de blocs parallépipédiques a été sommairement

utilisé pour l'aménagement de murettes soutenant des micro-parcelles au pied de la corniche principale et pour la construction des murs et murailles du site lui-même.

Au sud du site et à l'est de celui-ci, dans la demi-cluse de Toughmart, les pentes élevées et l'aridité se conjuguent pour donner des espaces instables quasiment déserts, versants d'érosion dénudés dans les marnes et schistes de l'Adoudounien inférieur. À leur pied, l'assif Arghane entretient le sapement de leur base et l'évacuation des débris. Dans la demi-cluse périclinale transverse de Toughmart, le recul de ce type de versant, en position de rive concave de l'assif, a entaillé de façon spectaculaire la voûte anticlinale dolomitique juste au nord-est du site d'Igîliz : des cicatrices d'arrachement et d'éboulement dans la dolomie renforcent l'isolement du site dans cette direction ; elles dominent les longs versants marneux, savonneux à la moindre averse. Toujours sur les versants marneux, les amas d'éboulis constituent des secteurs encore très actifs quoique réduits, repérables à leur couleur claire et à l'absence de végétation, avec une sédimentation par gravité, où les blocs les plus grossiers vont le plus loin, à l'inverse du transport hydrique. En général, les amas d'éboulis fonctionnent au sortir des reculées et sont donc directement inféodés aux grandes cassures transverses. Mais ils couvrent au total une superficie modeste au regard des « tabliers » de versant hérités que l'on peut qualifier aussi de versants « réglés ». Ceux-ci, accueillants pour la végétation et les activités agraires, occupent la section inférieure des versants tripartites. Ce sont des versants hérités de périodes humides et de deux modes d'écoulement particuliers, dits écoulements « diffus », modérés, et écoulements « en nappes », cataclysmiques. Ils se caractérisent par la mixité de leurs constituants : blocs de dolomie, mais aussi éléments fins issus de l'altération, paléosols remaniés ou en place, encroûtements divers. Les propor-

Figure 3 :
Igîliz, Jbel central :
dispositif morphotectonique et structures
archéologiques
(A. Humbert, 2009)



On distingue nettement le plissement des couches supérieures de la dolomie de Tamjout, recoupé par le réseau de fractures (S_2) en distension.

tions variables de ces constituants entraînent la formation de dépôts détritiques de grande ampleur, parfois très consolidés, comme ceux qui servent de support aux deux villages de Tifigit¹¹ et de Maguennoune. La plupart du temps, ces vastes couvertures colluviales d'épaisseur parfois métrique masquent complètement le substratum marneux et schisteux, donnant des espaces pentus à profil régulier, propices aux activités agricoles. Ils portent ainsi les traces évidentes d'antiques murets délimitant d'étroites terrasses. Comme c'est le cas dans l'ensemble des montagnes arides du Sud marocain, ces versants hérités constituent des milieux d'une importance primordiale dans l'histoire du peuplement.

L'homme a bien entendu tiré profit des remarquables défenses naturelles offertes par l'imposante formation géologique d'Îgîlîz. Les informations fournies par les textes médiévaux concernant le caractère inexpugnable du berceau de l'almohadisme semblent remarquablement corroborées par la configuration du relief très escarpé qu'offre la montagne. Celle-ci est inaccessible sur trois de ses flancs, à l'ouest, au sud et à l'est ; de ce côté-ci s'accuse un impressionnant dénivelé sous forme d'une paroi abrupte qui domine la localité de Toughmart. L'accès au site proprement dit s'effectue en contournant par l'ouest le massif montagneux, pour suivre ensuite, plein est, la route de Tifigit, village situé à mi-hauteur, au nord d'Îgîlîz. De là, il faut poursuivre l'ascension de la combe, en longeant les grandes barres rocheuses découpées de ravines transversales qui dominent le vallon, pour parvenir à gravir enfin les dernières pentes de la partie la plus orientale du sommet.

IV – LES ESPACES SOMMITAUX, SUPPORTS DU SITE ARCHÉOLOGIQUE D'ÎGÎLÎZ

L'ensemble du sommet correspond aux affleurements de couches dolomitiques et marneuses en alternance, d'épaisseurs bien moindres que celles des corniches de la section moyenne des versants. Aussi s'agit-il d'un matériel plus fragile et plus souple, réagissant comme une sorte de pâte feuilletée. Les archéologues y ont très justement reconnu trois zones, baptisées Jbel oriental, Jbel central et Jbel occidental, en fonction de leur topographie et de l'implantation des bâtiments (A. Ettahiri *et al.*, 2011). On laissera de côté ici la partie occidentale des espaces sommitaux, qui ne semble pas avoir été colonisée par l'habitat, sauf peut-être de manière extrêmement ponctuelle, en lien avec des activités de guet. En première approximation, le Jbel oriental est une zone où la dolomie affleure sur une surface un peu plus élevée (1345 m) que sur les Jbel central et occidental. Cet endroit stratégique, qui commande l'accès à la partie centrale du site, est doté de moyens de protection qui se combinent de manière quasi systématique aux défenses naturelles du site. Des murs protègent ainsi le flanc nord-est d'éventuels assaillants, en épousant au plus près les courbes de niveau. Le cœur du système défensif se situe dans le prolongement du Jebel oriental, au niveau de la zone sommitale. C'est à cet endroit – le « Jebel central » – que se regroupent les principaux bâtiments encore aujourd'hui les plus visibles (Fig. 3) : le système défensif, composé d'une enceinte basse percée de deux portes et d'une poterne, et d'une muraille haute enserrant, au sommet, la zone de commandement et ses dépendances (l'ensemble étant dénommé « *Qasba* », avec sa zone de commandement) ; la grande mosquée, établie sur la pente sud-est ; les installations hydrauliques, sous la forme de citernes, disséminées sur le site ; et enfin les structures d'habitat et les deux « grottes » aménagées. Le Jbel central se trouve globalement sur une zone synclinale d'axe transverse nord-sud *a priori* plus favo-

11. Improprement désigné sur la carte topographique par le toponyme « Tamlaght », qui ne correspond à aucune réalité sur le terrain.



Figure 4 : Igiliz, Jbel central : situation des citernes 5 et 6 et des « grottes » 1 et 2 (A. Humbert, 2009)



*Figure 5 :
Vue générale de la
citerne 5 en fin de
fouille. Au premier
plan, le bassin
de décantation
(Mission archéolo-
gique Igiliz, 2010)*

nable à la conservation des altérites dolomitiques et des édifices. Plus précisément, la zone synclinale du Jbel central correspond aussi à une zone où le maillage S2 crée des fissures ouvertes, dont les traces sont particulièrement visibles à l'ouest de la poterne, à la limite avec le Jbel occidental. On y observe de surcroît des replis secondaires qui pourraient avoir leur importance, à la fois sur le découpage de la plate-forme sommitale et sur ses limites : deux replis anticlinaux apparaissent ainsi à l'extrémité orientale du Jbel central, l'un sous la Porte 1 et la zone d'habitat qui se développe en arrière de celle-ci, l'autre sous la Porte 2 et les quartiers qui se développent entre celle-ci et la grande mosquée. Ces zones devraient montrer théoriquement une plus forte densité de fissures ouvertes facilitant l'altération et l'érosion, et peut-être une moindre résistance des constructions. En revanche, la grande mosquée et la Qasba, situées sur les replis synclinaux, se sont trouvées ainsi établies sur des espaces relativement mieux protégés.

Ces observations préliminaires demandent évidemment de plus amples analyses : la répartition des déformations multiples de la dolomie n'a probablement qu'un rôle anecdotique sur les implantations, bien que la nature et l'extension des affleurements superficiels : couches dolomitiques, couches marneuses, altérites diverses, traces de l'anthropisation, ne soient pas apparues de façon aléatoire. Si le prédécoupage de la dolomie a pu fournir facilement un matériel abondant pour l'édification des murs, s'est-on servi aussi directement des affleurements dolomitiques comme planchers ? Ceux-ci devraient apparaître à nu, alors que les fouilles montrent des murets posés sur des altérites, par exemple dans la zone de commandement. La nature de ces altérites, de type *terra rossa*, et leurs relations stratigraphiques, tant avec la dolomie de Tamjout qu'avec les constructions, doivent en tous cas être précisées.

V – LES MOYENS D'APPROVISIONNEMENT EN EAU

Dans cet environnement, les moyens d'approvisionnement en eau se limitent à très peu d'options. En l'absence de source pérenne au sommet de la butte, ce sont les eaux de ruissellement qui doivent être captées moyennant quelques travaux au niveau de la table rocheuse et l'aménagement de moyens de stockage appropriés. Les espaces sommitaux montrent en effet des signes de karstification incomplète autorisant la collecte des eaux dans des citernes. Les travaux archéologiques menés sur le Jbel central ont permis de recenser aujourd'hui une demi-douzaine de celles-ci sur le sommet de la montagne, ce qui est peu. Ni leur nombre ni leur volume ne semblent pourtant pouvoir répondre aux besoins d'une population importante, ce qui incite à réduire d'autant l'estimation du nombre réel de personnes résidant dans la partie la plus éminente du site au moment de son occupation maximale. Ces citernes sont généralement implantées en contrebas de chenaux naturels, profitant des fissures et du pendage de la table pour recueillir les eaux de ruissellement. Suivant un principe constructif déjà mis en évidence sur le site médiéval d'Ânsâ dans le Sous oriental (J.-P. Van Staëvel, A. Fili, 2008), elles viennent s'ancrer dans une fracture de la table sommitale ou en limite extrême de la barre rocheuse qui circonscrit le sommet : c'est le cas notamment des deux citernes 5 et 6, toutes deux intégrées à la Qasba.

La citerne 5 est aménagée en bordure du plateau sommital, à l'extrémité sud-est de la Qasba (Fig. 4). Le soin apporté à sa construction transparait tant dans le gros œuvre de sa maçonnerie (le mur à double parement de la citerne et son chemisage extérieur du côté de la pente) que dans la finition de l'enduit hydraulique qui revêt ses parois intérieures. La citerne offre aujourd'hui des vestiges arasés au niveau du sol (Fig. 5). Il demeure malaisé d'en restituer la nature exacte de l'élévation et du mode de couverture. À l'évidence, les six



*Figure 6 :
Vue générale de la
Grotte 1 en fin de
fouille. Au premier
plan, les fosses d'ex-
traction de la tafza
(Mission archéolo-
gique Igiliz, 2012)*

dans l'angle sud-est de la partie supérieure de la Qasba. Au contraire des autres citernes du site, en grande partie excavées voire même remises en service ces dernières années par les villageois, son comblement manifestement ancien nous a assuré de la conservation relative de la structure dans son état ultime, c'est-à-dire au moment de sa destruction. Sa fouille complète a livré nombre d'informations utiles pour la compréhension de son fonctionnement à l'époque médiévale. À l'extérieur, le mur septentrional de la citerne était doublé par une banquette maçonnée qui facilitait l'accès à l'endroit où l'on devait à la fois alimenter la citerne et y puiser l'eau. Dans la partie supérieure des niveaux d'effondrement, on a retrouvé les vestiges, encore relativement bien conservés, d'un volet de bois, qui devait fermer soit le puisard, soit un regard situé au niveau du toit. Surtout, aucun dispositif d'alimentation en eau n'a pu être mis en évidence dans les environs de la citerne, ni au moyen d'un bassin de décantation – dont sont pourtant équipées toutes les autres citernes de moyennes ou de grandes dimensions sur le site –, ni même au niveau du toit de la structure. Enfin, l'absence de tout système d'exutoire ou de trop-plein implique forcément la possibilité d'un contrôle du remplissage. Il ressort de ces observations qu'à l'évidence, la citerne 6 ne pouvait être alimentée directement par l'eau de ruissellement, comme c'est le cas des autres citernes du Jebel central. Il faut donc très vraisemblablement proposer en ce cas une alimentation manuelle : l'eau, qui avait auparavant décanté dans une autre citerne (très probablement la citerne 5, la plus proche), devait être apportée au moyen de jarres. Les deux citernes ont fonctionné de concert avec les autres bâtiments de la Qasba ; elles ont été entretenues un temps du moins, comme en témoigne la recharge d'enduit qui les caractérise toutes deux. La citerne 6 cesse vraisemblablement d'être utilisée au moment de l'abandon de la Qasba, au plus tard vers 1150 (terminus fourni par les datations radiocarbone). Abandonnée elle aussi, la citerne 5 fait néanmoins, vraisemblablement au début de l'époque moderne, l'objet d'une restauration drastique destinée à la remettre en service : la structure, désormais à ciel ouvert, est entièrement revêtue d'un nouvel enduit de facture moins soignée que les précédentes.

Les observations qui précèdent mènent à plusieurs conclusions importantes. Primo, même si plusieurs citernes échappent à son emprise, la Qasba monopolise les principaux

moyens de stockage en eau, illustrant une fois de plus l'importance conférée à cet ensemble de bâtiments abritant une petite élite qui y vit en semi-autarcie. Deuxio, il paraît difficile d'admettre que seule l'eau d'origine météoritique a pu assurer le remplissage des citernes. Plus précisément, on peut se demander si une partie au moins du renouvellement des stocks d'eau ne dépendait pas plutôt de corvées, c'est-à-dire d'un approvisionnement manuel et muletier, probablement à partir des sources situées au pied des grandes corniches.

VI – LE PROBLÈME DES « GROTTES »

Les sources médiévales mentionnent l'existence d'une grotte à Îgîlîz dans laquelle Ibn Tûmart se serait retiré au début de sa prédication, à la semblance du prophète Muhammad dans les environs de La Mekke. Cette grotte, appelée à devenir un véritable lieu de mémoire, devait faire l'objet en 552H/1157 des soins attentifs du premier calife almohade, 'Abd al-Mu'min, qui la fit restaurer lors de son passage sur le site (J.-P. Van Staëvel, A. Fili, 2006). Ces mentions textuelles trouvent vraisemblablement leur pendant sur le Jbel central, où la présence de deux « grottes » – on verra plus loin pourquoi les guillemets sont ici indispensables – a très tôt suscité l'intérêt de l'équipe archéologique. Bien entendu, la problématique scientifique les concernant résidait moins dans l'espoir quelque peu chimérique d'y retrouver d'hypothétiques traces du lieu de retraite initial d'Ibn Tûmart sur la montagne d'Îgîlîz, que dans celui de mettre en évidence les vestiges éventuels d'aménagements culturels postérieurs, liés à la vénération de ce haut lieu de l'épopée tûmartienne. Deux questions paraissaient d'emblée importantes : la nature des aménagements qui y avaient trouvé place, et surtout, l'origine de ces creusements. C'est sur ce dernier point que nous focaliserons notre propos.

La « Grotte 1 », que la tradition locale identifie aujourd'hui comme étant l'ermitage d'Ibn Tûmart, se situe en contrebas de la grande mosquée (Fig. 4). La « Grotte 2 » est implantée plus au sud-est, non loin de la citerne 5, et juste à l'extérieur de l'enceinte basse de la Qasba. L'appellation de « grotte » pour désigner ces deux endroits, correspondant au terme arabe *ghâr* qu'utilisent les habitants des alentours pour les qualifier, ne doit toutefois pas prêter à confusion : cette désignation rend compte tout au plus de simples anfractuosités ménagées dans la table sommitale, d'abris sous roche peu profonds dont la partie couverte, qui a dû être plus importante par le passé, est désormais réduite à la portion congrue (Fig. 6). Fait symptomatique, il s'agit des deux seuls endroits sur le site à avoir fait l'objet de creusements aussi amples que répétés. Alors que les autres secteurs ont été soit abandonnés, soit réoccupés sans grand dommage porté aux structures antérieures, ces deux « grottes » ont été pillées par les chercheurs de trésors et systématiquement exploitées par les pèlerins en quête de terre bénite à appliquer sur les malades. Ainsi s'explique le piètre état de conservation des vestiges médiévaux dans l'une et l'autre des « grottes », qui ont été fouillées entre 2010 et 2012. Les opérations archéologiques ont livré, pour l'une, des traces d'occupation domestique (foyer, aménagements divers) remontant au XII^e siècle, pour l'autre (plus endommagée par les prélèvements répétés de terre qui ont littéralement curé sa partie couverte), quelques traces ténues d'un accès construit remontant là encore vraisemblablement au XII^e siècle, et surtout la sépulture d'un santon inhumé sur le parvis de la grotte durant la première moitié du XV^e siècle. Les éléments récoltés dans les deux cas lors des fouilles permettent par conséquent de mettre en lumière des traces de fréquentation, et très certainement celles de pratiques culturelles, jusqu'à la fin du Moyen Âge.

La présence de ces deux « grottes » au sommet de la montagne d'Îgîliz n'est pas sans susciter quelque interrogation quant à leur origine. En effet, les conditions géologiques locales ne sont pas propices à la formation de cavités naturelles. Autrement dit, leur creusement initial ne saurait être que d'origine anthropique. L'implantation de ces deux cavités correspond à des bancs marneux d'où les bâtisseurs médiévaux ont extrait en fines plaquettes le mortier maigre dit « tafza » qui revêt bien des intérieurs domestiques sur le site. Les deux « grottes » semblent donc bien avoir été originellement des lieux d'extraction de matériaux constructifs. Toutefois, l'aménagement de cheminements spécifiques, l'intégration des grottes dans l'organisation spatiale d'ensemble, les traces d'occupation domestique décelées enfin directement sur le plancher de la « Grotte 1 », ne peuvent totalement invalider la possibilité de travaux d'excavation effectués dès l'origine pour ménager un lieu de retraite sommaire à un ermite ou un saint personnage : des textes médiévaux illustrent d'ailleurs, pour le XII^e siècle, de semblables pratiques dans le Sud marocain (Van Staëvel, 2010).

CONCLUSIONS PROVISOIRES ET PERSPECTIVES

Le programme de recherches archéologiques sur « la montagne d'Îgîliz et le pays des Arhen » a mis l'accent sur les deux thématiques essentielles développées modestement ci-dessus et qui ne peuvent avancer l'une sans l'autre : d'une part l'étude du site archéologique emblématique qui est le moteur de cette recherche et d'autre part de son environnement local et régional sans lesquels il n'existerait pas. Sur la première thématique, les résultats des fouilles archéologiques sont d'ores et déjà impressionnants. Trois progrès dans la connaissance de la fondation du site et de son évolution peuvent cependant être espérés ; i) par la confrontation des relevés topographiques détaillés et ceux des réseaux de fractures sommitaux ainsi que des affleurements rocheux et dépôts superficiels ; ii) par l'analyse géochimique des *terra rossa*, pour évaluer notamment leur degré de position « *in situ* » ou de transit (pré- et post-établissement) ; les observations archéobotaniques disponibles pourraient être avantageusement étendues aux dépôts holocènes et/ou historiques voisins (versants réglés et travertins) ; iii) par une reconnaissance plus minutieuse des accès traditionnels au site, notamment par le Jbel occidental, ignoré dans le présent article. L'examen attentif du knick et de ses indentations est également indispensable : il pourrait très bien recéler des abris sous roche liés à des sourcins sur les deux versants et peut-être des débris issus du site dans les amas d'éboulis.

Comme l'indique le sous-titre du programme de recherche élaboré en 2009 (« Enquête sur l'histoire du peuplement rural dans le Sud marocain au Moyen Âge et à l'époque moderne »), la nécessité d'étendre les connaissances vers l'environnement humain ambiant, *i.e.* les civilisations rurales des Arghen qui ont précédé, côtoyé la fulgurance d'Îgîliz et lui ont survécu, ne peut que ravir le géomorphologue : la vie quotidienne est née ici du grand accident sud-atlasique qui a créé la vallée principale, avec ses lignes de sources, ses dépôts d'alluvions et de travertins, autant de supports d'une sédentarisation paisible. Un des premiers domaines à reconnaître pour cela est le secteur de la vallée qui va de Tourmaght à Tiferki. À première vue, on devrait y trouver plusieurs générations d'édifices travertineux, en relation avec des systèmes de terrasses naturelles et anthropiques, méritant une étude intégrée. Enfin, dans un rayon plus vaste et avec un retour à l'exemple d'Îgîliz, on est frappé, à l'examen de la carte et/ou de l'imagerie satellitaire, par l'abondance des ruines de sites perchés : c'est une autre manière d'appréhender l'histoire du peuplement, susceptible de fournir les repères chronologiques indispensables et de mesurer à la fois ce qu'il y a de commun et d'exceptionnel dans Îgîliz.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AÏT HSSAINE, A. HUMBERT A. (éd.), 2002, *Eau, environnement et histoire des paysages dans le Souss*, Actes du colloque de Taroudant, Comité Mixte Inter-Universitaire Franco-Marocain. Action intégrée 98/175/SLHS, Université d'Agadir-Université de Nancy 2, 1998-2001, CD-ROM.

BAZZANA A., CRESSIER P., GUICHARD P., 1988, *Les châteaux ruraux d'al-Andalus*, Madrid, Casa de Velázquez.

CHOUBERT G., 1952, « Histoire géologique du domaine de l'Anti-Atlas », in *Géologie du Maroc. Notes et Mémoires du Service Géologique du Maroc*, n° 100, p. 75-194.

CHOUBERT G., FAURE-MURET A., 1970, Livret-guide de l'excursion « Anti-Atlas occidental et central » du Colloque international sur « Les corrélations du Précambrien ». *Notes et Mémoires du Service géologique du Maroc*, n° 229, 259 p.

ETTAHIRI A. S., FILI A., VAN STAËVEL J.-P., 2011a, « Nouvelles recherches archéologiques sur la période islamique au Maroc : Fès, Aghmat et Îgîlîz », in Sénac Ph. (éd.), *Villa 4. Histoire et archéologie de l'Occident musulman (VII^e-XV^e siècle) : Al-Andalus, Maghreb, Sicile*, Toulouse, CNRS, Université Toulouse Le Mirail, p. 157-181.

ETTAHIRI A. S., FILI A., VAN STAËVEL J.-P., 2011b, « La montagne d'Îgîlîz et le pays des Arghen (Maroc). Enquête archéologique sur une société de montagne, de la révolution almohade à la constitution des terroirs précoloniaux », in *Les Nouvelles de l'archéologie*, numéro spécial sur *La coopération archéologique française en Afrique. 2b. Maghreb. Antiquité et Moyen Âge*, 124, p. 49-53

FAURE-MURET A., 1983, « Carte géologique du Maroc, feuille Igherm », *Notes et Mémoires du Service Géologique du Maroc*, n° 309.

RUAS M.-P., TENGBERG M., ETTAHIRI A. S., FILI A., VAN STAËVEL J.-P., 2011, « Archaeobotanical research at the medieval fortified site of Îgîlîz (Anti-Atlas, Morocco) with particular reference to the exploitation of the argan tree », in *Vegetation History Archaeobotany*, p. 419-433.

VAN STAËVEL J.-P., 2010, « La caverne, refuge de « l'ami de Dieu » : une forme particulière de l'éremitisme au temps des Almoravides et des Almohades (Maghreb extrême, XI^e-XIII^e siècles) », in *Cuadernos de Madīnat al-Zahrā'*, numéro spécial : *Miscelanea de historia y cultura material de al-Andalus. Homenaje a Maryelle Bertrand*, 7, p. 311-325.

VAN STAËVEL J.-P., FILI A., 2008, « Chronique d'archéologie », *Villages et sites-refuges du Souss et de la région d'Igherm (Anti-Atlas oriental, Maroc) : la mission d'août 2007*, *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 38/2, p. 293-308.

VAN STAËVEL J.-P., FILI A., 2006, « *Wa-wasalnâ 'alâ barakat Allâh ilâ Îgîlîz* : à propos de la localisation d'Îgîlîz-des-Hargha, le *hisn* du Mahdi Ibn Tūmart », *Al-Qantara*, XVII, p. 153-194.

WEISROCK A., ROUSSEAU L., OUAMMOU A., 2013, Le cadre géomorphologique du site médiéval d'Îgîlîz, in Van Staëvel et al., *La montagne d'Îgîlîz et le pays des Arghen, enquête archéologique sur les débuts de l'Empire almohade au Maroc*. Dossier n° 949, 2^d programme quadriennal 2013-2016, rapport 2013, p. 17-29

